

Introduction

Benjamin WEBER

UMR 5136 FRAMESPA (Toulouse)

L'extension géographique des croisades n'est plus un phénomène à démontrer. Si certains historiens préfèrent réserver l'usage du terme « croisade » aux expéditions destinées à conquérir, défendre ou libérer la Terre sainte, tous reconnaissent que les méthodes inventées pour promouvoir et mener la première croisade furent rapidement employées sur d'autres fronts – avec souvent plus de succès qu'en Palestine d'ailleurs. La « *Reconquista* » en péninsule Ibérique emprunta de nombreuses caractéristiques de la croisade dès les premières années du XII^e siècle. Suivirent des guerres menées à l'intérieur même de la Chrétienté, contre les Albigeois dans le Sud de la France ou contre les ennemis de la papauté dans la péninsule Italienne ou autour du Comtat Venaissin, puis de nombreuses expéditions menées par les puissances occidentales, en mer Baltique, en Livonie ou dans l'océan Atlantique ainsi que les combats pour la défense de la Chrétienté, en Europe centrale contre les Mongols au XIII^e siècle, en mer Égée et dans les Balkans contre les Turcs à partir du XIV^e siècle. En dépit d'un foisonnement d'études depuis deux décennies, l'Afrique demeure étrangement absente de cet élargissement des horizons de la croisade. Les travaux consacrés aux expéditions militaires occidentales sur le continent africain les envisagent toujours dans un cadre interprétatif extérieur, comme un front annexe d'entreprises dirigées dans d'autres directions. Les croisades en Égypte et même les projets d'alliance avec la Nubie ou l'Éthiopie restent considérées comme un détour pour mieux s'emparer de Jérusalem, oubliant un peu rapidement le contexte africain de la

vallée du Nil et de la mer Rouge. Les vellétés des souverains ibériques à l'autre extrémité du continent ne sont perçues que comme une extension de la *Reconquista*, aux motivations avant tout commerciales pour un contrôle du détroit de Gibraltar ou des routes transsahariennes de l'or. Les entreprises contre le Maghreb central sont examinées dans le cadre de l'expansion des républiques italiennes ou du royaume de Sicile. Même la Huitième croisade est en général considérée comme une expédition détournée, une erreur stratégique liée à l'influence de Charles d'Anjou ou à de vains espoirs de conversion du roi de Tunis¹. De manière significative, la somme en huit volumes consacrée par l'éditeur Routledge à l'« Expansion de l'Europe latine » entre 1000 et 1500 examine l'est et l'ouest de la Méditerranée, l'Océan Atlantique, l'Asie, l'Europe centrale, la Russie ou la Baltique mais ne consacre aucun volume spécifique au continent africain².

Ce volume n'a pas l'intention de combler cette lacune. En dépit de son titre ambitieux, il ne peut prétendre proposer une synthèse des croisades en Afrique tant les études à ce sujet demeurent ponctuelles et dispersées. Il espère néanmoins inciter à tourner les attentions dans cette direction, à prendre en compte la multiplicité et la diversité des relations entre l'Afrique et l'Occident, à ne plus considérer l'Afrique comme un « continent détourné »³ mais comme un des espaces majeurs de l'expansion de l'Occident, à insérer dans l'histoire des croisades et de l'Europe en général ce tropisme africain trop souvent négligé. Au-delà de ce « recentrement du regard », les treize contributions qui suivent apportent des éclairages ponctuels sur un front, une entreprise ou un projet donné en le replaçant à la fois dans son contexte africain et dans l'histoire des

¹ Quoique fort bien documenté et analysé, le livre de Xavier HÉLARY, *La dernière croisade*, Paris, 2016, n'échappe pas complètement à cette tendance en reléguant rapidement l'idée d'une expédition africaine du roi.

² James MULDOON et Felipe FERNÁNDEZ-ARMESTO (éd.), *The Expansion of Latin Europe, 1000-1500*, Farnham, 2007-2014.

³ Bertrand HIRSH et Yann POTIN, « Le continent détourné. Frontières et mobilités des mondes africains », dans Patrick BOUCHERON (éd.), *L'histoire du monde au XV^e siècle*, Paris, 2012 [2009], vol.1, pp. 154-190. En dépit de son titre malheureux, l'article met bien en valeur l'importance des liens entre l'Afrique et le reste du monde.

croisades. L'élaboration du volume a été guidée par la volonté de prendre en compte aussi bien les expéditions réelles que les projets, la pratique autant que la rhétorique, la genèse de ces croisades en Occident autant que leurs conséquences sur le continent africain, les actions et perceptions de l'ensemble de participants, directs comme indirects. Ce volume voudrait ainsi fournir un éclairage nouveau en rapprochant des éléments étudiés d'habitude de manière disparate pour laisser apparaître les questionnements généraux qui sous-tendent l'histoire des croisades africaines.

Organisé sur une base chronologique, le recueil s'ouvre avec les chansons de croisade, mises par écrit au cours des XIII^e et XIV^e siècles en remodelant des fonds oraux remontant à la première croisade, et court jusqu'au XVI^e siècle, l'activité des Hospitaliers à Tripoli et les expéditions de Charles Quint contre Tunis et Alger. Les deux derniers siècles du Moyen Âge et le premier de l'Époque moderne paraissent en effet marquer l'acmé de l'intérêt porté à l'Afrique en Occident. Même si la carence des sources fausse en partie notre vision, il semble que le continent soit largement resté hors de la portée, mentale comme physique, des Occidentaux jusqu'au XIII^e siècle. Ce flou dans les connaissances se traduit dans une dénomination très vague : *Africa*, peut désigner l'ensemble du continent entre Atlantique et Nil, ou bien uniquement sa partie nord, par opposition à l'*Ethiopia*, ou encore l'ancienne province romaine – équivalente à l'actuelle Tunisie⁴. L'importance de l'Afrique pour l'Occident se renforce alors que se multiplient les expéditions militaires en péninsule Ibérique ou en Syrie, les navigations commerciales en Méditerranée, et les contacts avec des voyageurs de tous horizons. Les informations affluent sur ces terres lointaines. Elles sont interprétées à travers le prisme de la croisade, dans un contexte où l'Islam semble plus menaçant et la victoire bien peu certaine. Les routes commerciales de la mer Rouge ou du Sahara apportent la richesse des épices et de l'or, l'existence des royaumes chrétiens sur la haute vallée du Nil et les espoirs de conversion des souverains du Maghreb laissent espérer un triomphe prochain du christianisme. L'Afrique trouve sa place dans

⁴ François DE MEDEIROS, *L'Occident et l'Afrique (XIII^e-XV^e siècle). Image et représentations*, Paris, 1985, pp. 27-30.

la vision du monde, réelle comme symbolique, occidentale. La constitution de l'empire mongol centre l'attention vers l'Asie mais ne fait pas oublier l'Afrique. Cette dernière demeure intégrée aux stratégies de croisade, à l'ouest, par les victoires de la *Reconquista* autant que les menaces des nouveaux souverains du Maghreb (Almoravides, Almohades et Mérinides), à l'est, par la confusion entre l'Inde et l'Éthiopie et la conscience des interdépendances entre les rives de l'Océan Indien. Au cours du XIV^e siècle, l'affaiblissement de l'empire mongol incite à reporter sur l'Afrique les espoirs asiatiques déçus. Le déplacement du mythe du Prêtre Jean de l'Inde vers l'Éthiopie demeure la manifestation la plus visible de cette translation⁵. La naissance ou le renforcement de royaumes puissants au sud du Sahara, de l'Éthiopie à la vallée du Niger, avive cette fascination pour le continent qui semble culminer entre les décennies 1440 et 1530. Les menaces de la montée en puissance de l'empire ottoman ne détournent pas l'Europe de l'Afrique. Elles renforcent au contraire le désir de prendre pied sur ce continent si bien intégré dans le commerce mondial et d'y trouver des alliés capables de prendre les musulmans à revers pour les défaire définitivement. Les contacts avec le royaume d'Éthiopie – alors au faîte de sa puissance – se multiplient, même si les espoirs d'une offensive commune sont largement le fruit d'une incompréhension réciproque⁶. Au Portugal, l'idéologie de *Reconquista* revivifiée par le discours de l'Église sur la menace turque incite les souverains à reporter sur l'Afrique deux anciennes stratégies de croisade : la recherche du Prêtre Jean et l'affaiblissement commercial des Mamelouks par un détournement du commerce des épices. Si cette quête mène, *in fine*, à la découverte de la route vers l'Inde et la constitution de l'empire portugais d'Asie, elle trouve son origine dans des contextes spécifiquement africains. De son côté, la monarchie espagnole entend également étendre en Afrique du Nord la *Reconquista* après sa victoire contre Grenade (1492). Le Maghreb devient un lieu

⁵ Parmi une littérature abondante, on peut se limiter à mentionner les articles recueillis dans Charles BECKINGHAM et Bernard HAMILTON (éd.), *Prester John, the Mongols and the Ten Lost Tribes*, Aldershot, 1996 ou l'introduction de Keagan BREWER, *Prester John: The Legend and its Sources*, Farnham, 2015, pp. 1-26.

⁶ Je me permets de renvoyer au recueil d'articles codirigé : Robin SEIGNOBOS et Benjamin WEBER, « L'Occident, la croisade et l'Éthiopie », *Annales d'Éthiopie*, 27 (2012), pp. 15-143.

majeur de l'affrontement avec l'empire ottoman. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que l'amointrissement de la pression ottomane, l'explosion du commerce atlantique et l'importance grandissante des empires coloniaux asiatiques et américains transforment l'intérêt porté au continent africain. Ce dernier est de moins en moins perçu comme une terre de croisade, comme un front de la lutte entre Islam et Christianisme où se joue l'avenir du monde et de la création divine. Il devient progressivement un réservoir de ressources commerciales – humaines en particulier – au service d'une expansion désormais tournée vers d'autres horizons géographiques et d'autres ambitions, plus sécularisées.

La chronologie des croisades africaines s'étire sur trois siècles (mi XIII^e-mi XVI^e) et se concentre sur une durée deux fois moindre, des années 1390 aux années 1540. Leur géographie, en revanche, paraît singulièrement éclatée entre trois fronts distincts par leurs acteurs, leurs enjeux et les formes des expéditions qui s'y déroulent. Trois contributions s'intéressent à l'est du continent, aux espoirs d'alliance avec la Nubie et l'Éthiopie. Il s'agit essentiellement de l'histoire d'un rendez vous manqué entre l'Occident et ces royaumes chrétiens, de contacts rendus difficiles par la projection d'espoirs communs sur des intérêts divergents, d'une connaissance réciproque faussée par la prégnance des idéologies et la diffusion de légendes. L'ensemble de l'Occident participe à ces projets de croisade le long de la vallée du Nil, tant la littérature de toutes formes se fascine pour ces peuples lointains et ces possibles alliances. Par l'analyse de la place et du rôle des Nubiens dans les chansons de croisade, Adam Simmons met en valeur l'ambiguïté de cette perception de l'autre. Les Nubiens demeurent présentés comme des Sarrasins bien après que leur adhésion au christianisme ait été rapportée en Occident par des croisés, pèlerins ou chroniqueurs dans les dernières décennies du XII^e siècle. Des échos de ces nouvelles connaissances peuvent néanmoins être décelés : la figure du féroce Soliman de Nubie qui effraie son propre fils dans la *Chanson d'Antioche* en massacrant un prêtre en pleine célébration de la messe laisse ainsi la place à deux rois nubiens exemplaires qui se convertissent au christianisme dans certaines *Continuations* de la *Chanson de Jérusalem*. L'éloignement de la vallée du Nil par rapport à l'Occident est une donnée physique autant que mentale et ces

peuples demeurent avant tout mystérieux et méconnus. Mais les *Chansons* de croisade prouvent la diffusion d'un savoir, même vague, à leur sujet, sa réutilisation dans un contexte de croisade et sa réinterprétation profonde pour le faire coïncider aux attentes d'un public occidental. Verena Krebs focalise son étude sur la situation orientale, sur les relations entre l'Éthiopie sous la dynastie salomonide et l'Égypte mamelouke. La différence religieuse favorise des tensions et des menaces réciproques mais les interdépendances profondes entre ces deux territoires impliquent que ces oppositions soient rapidement surmontées et ne dépassent jamais le niveau du jeu diplomatique. Les Éthiopiens jouissent en Égypte d'un statut privilégié, les Égyptiens demeurent des partenaires incontournables pour l'Éthiopie et les tensions s'apaisent rapidement, bien loin de la confrontation permanente interprétée par les sources occidentales marquées par la croisade. L'ambiguïté de cette situation orientale se retrouve dans ma propre étude sur les récits occidentaux du blocage du Nil. Cette légende égyptienne attribue aux souverains éthiopiens le pouvoir de s'opposer au cours du Nil et d'assécher l'Égypte. Sa popularité – relative – en Occident démontre les faux espoirs qui entouraient l'existence de ces souverains chrétiens puissants au-delà des terres musulmanes. Si ce mythe fut interprété en Occident dans un contexte de croisade, il ne fut jamais à proprement parler un projet de croisade, un plan concret pour défaire l'ennemi égyptien par la soif. Chaque auteur le réinterprétait et lui donnait une signification différente pour l'adapter aux spécificités de son époque et de ses lecteurs.

Les expéditions en Afrique du Nord centrale, sur la bande côtière entre Alger et Tripoli, prirent des tournures bien différentes, comme le montrent les cinq études qui y sont consacrées. Il s'agit d'offensives concrètes, de conquêtes occidentales de villes ou d'îles qui durèrent rarement plus de quelques années, voire quelques semaines, mais qui marquent une volonté d'implantation durable en Afrique. Elles sont menées par des acteurs variés, les voisins immédiats (royaume de Sicile, communes italiennes ou Hospitaliers à Malte) s'alliant avec des puissances plus lointaines (royaume de France, empire de Charles Quint) pour transformer une simple guerre de frontières en croisade d'ampleur européenne. À la différence d'un « front est », marqué par les

incompréhensions réciproques et les faux espoirs, ces entreprises témoignent d'une bonne connaissance de l'Afrique et de son intégration à des projets de plus grande ampleur. Qualifier ces derniers de croisade s'avère cependant souvent réducteur tant les motivations qui les guident sont complexes, l'opposition religieuse étant toujours complétée, voire dépassée, par des considérations commerciales, territoriales... Dominique Valérian montre ainsi la prépondérance des enjeux économiques et politiques des entreprises contre l'île de Djerba du XII^e au XV^e siècle, depuis la mainmise sur les richesses de l'île elle-même jusqu'au contrôle du passage stratégique de la Méditerranée centrale entre Sicile et Tunisie, en passant par les volontés d'immixtion dans les luttes politiques régionales où la recherche d'un port de relâche sur la route transméditerranéenne. Les facteurs religieux ne sont pour autant pas absents, sous la forme de discours légitimateurs, mais aussi car les acteurs situent leur action dans la lignée de l'expansion occidentale, à mi-chemin entre la *Reconquista* et les combats en Terre sainte. La description de l'attaque contre Mahdia de 1390 par les chroniqueurs français, étudiée par Urs Brachthäuser, révèle en revanche une inscription assez limitée dans la tradition de croisade puisqu'aucun texte ne rapproche explicitement cette expédition de la Terre sainte ou des guerres contre les Ottomans. L'idée de confrontation religieuse n'en est pas moins omniprésente, mais mêlée, là aussi, à d'autres intentions. La condamnation du pragmatisme économique des Génois relève presque du *topos* dans les récits de croisade, mais la mise en scène de la recherche de la gloire par les combattants français et bourguignons montre l'acceptation par les chroniqueurs de motivations purement chevaleresques. Les deux dernières contributions du volume s'intéressent également à la perception en Occident d'entreprises africaines, celles de Charles Quint contre Tunis en 1534 et contre Alger en 1541. Emmanuelle Pujeau montre comment les chroniqueurs italiens s'attachent à magnifier le rôle de l'empereur en convoquant de multiples traditions : celle de la croisade paraît alors presque secondaire face à l'imitation des Anciens – Scipion l'Africain – ou aux vertus médiévales du souverain, bon combattant et preux chevalier. Nicaise Ladam, dont l'œuvre de héraut et chroniqueur est étudiée par Pierre Couhault, propose une « réception nettement plus traditionnelle des expéditions de l'empereur », place les guerres africaines

dans la continuité des grandes entreprises bourguignonnes contre les Turcs, remonte même jusqu'à Jason et ses Argonautes, préfigurateurs de la croisade, et fustige au passage le grand ennemi, François I^{er}, qui s'oppose au triomphe de la foi. Ces images différentes d'un même événement, ce « mythe composite voire contradictoire » (P. Couhault) de Charles Quint, convergent cependant dans la volonté de fournir un cadre interprétatif cohérent en positionnant par rapport à la croisade des expéditions aux motivations et formes complexes, que ce soit pour s'en écarter comme les humanistes ou s'y raccrocher comme le héraut bourguignon. L'occupation de Tripoli par les chevaliers hospitaliers entre 1530 et 1551, épisode mal connu mis en lumière par Anne Brogini, relève d'une logique différente mais fournit une démonstration similaire. L'intérêt économique, militaire ou territorial de cette possession apparaît mineur face à son rôle symbolique. L'ordre de l'Hôpital, contraint de justifier son existence même après son éviction de Rhodes en 1522, fait un usage sans réserve de la rhétorique de croisade, présentant la ville comme l'embryon d'un État croisé, pendant africain des États francs de Syrie, tête de pont d'une future croisade générale menant à la défaite de l'empire ottoman. La croisade n'est plus dans ce cas un simple discours justificateur. Elle devient action légitimatrice : la présence militaire sur le continent africain sert de preuve au dévouement des chevaliers de l'ordre pour la foi et de démonstration de leur utilité dans ce combat.

Le troisième front débute au détroit de Gibraltar et court vers le sud le long de la côte Atlantique jusqu'au Golfe de Guinée, voire jusqu'au Cap de Bonne-Espérance tant l'expédition de Vasco de Gama est, sur bien des points, un prolongement de ces croisades africaines. Cinq études détaillent leurs particularités et l'unité de ce mouvement qui s'étire du XIII^e au XVI^e siècle et prend des formes bien différentes, du simple voyage d'exploration à la conquête de type colonial. Tout comme les offensives au Maghreb central, il s'agit avant tout d'une guerre de proximité, principalement menée par les souverains de la péninsule Ibérique bien renseignés sur la situation politique de leurs voisins africains. Mais la portée de ces expéditions dépasse le cadre méditerranéen et s'enfonce profondément en direction de l'intérieur du continent. Bien qu'il semble être un cas particulier, le voyage d'Anselme d'Isalquier, étudié par

Lukasz Burkiewicz, est révélateur de la profondeur de ces tropismes africains. À supposer qu'il ait bien existé – les sources qui en font mention sont peu nombreuses et tardives –, l'auteur de ce voyage n'est pas originaire de la Péninsule Ibérique mais l'implantation ancienne de sa famille à Toulouse a pu lui permettre de tisser des liens avec ces terres et leurs rêves africains. Peut-être dirigé au départ vers les îles Canaries, son voyage l'amène jusqu'à Goa, au cœur de l'empire Songhai. Son mariage avec la fille du souverain local, son séjour de huit ans en Afrique puis son retour en France en compagnie d'un médecin africain qui aurait soigné le roi de France lui-même pourraient être un enjolivement postérieur par des chroniqueurs soucieux de renforcer l'aspect romanesque du périple. Le voyage en lui-même et la rédaction d'un dictionnaire trilingue aujourd'hui disparu témoignent néanmoins de l'importance des transferts réciproques d'informations et de l'intérêt que l'ensemble de l'Occident portait au commerce transsaharien. Ces mêmes motivations guident l'action des souverains ibériques qui les inscrivent par ailleurs dans le prolongement de la *Reconquista*. À travers une analyse fine des sources, Julie Marquer montre l'importance des projets d'expéditions africaines dans la politique de Pierre I^{er} de Castille (1350-1369). Jamais réalisée (et donc niée par l'historiographie), cette croisade est avant tout mise en scène par le roi pour se mettre en valeur dans les correspondances avec le pape, ou par ses ennemis pour dénigrer son inaction. Mais les chroniqueurs arabes confirment l'intérêt du souverain pour le continent africain et ses tentatives pour s'insérer dans la politique marocaine, affaiblir les Mérinides et, peut-être, récupérer Gibraltar. Les velléités de conversion d'un assez mystérieux « roi des montagnes claires » ne sont connues que par les bulles pontificales mais témoignent de la persistance des espoirs de gagner au christianisme les terres africaines⁷.

⁷ L'étude de Clara MAILLARD, *Les papes et le Maghreb aux XIII^e et XIV^e siècles. Étude des lettres pontificales de 1199 à 1419*, Turnhout, 2014, fait un point assez complet mais reste bien trop descriptive. Voir aussi Adam KNOBLER, « Pseudo-Conversion and Patchwork Pedigrees: the Christianization of Muslim Princes and the Diplomacy of the Holy War », *Journal of World History*, 7-2 (1996), pp. 181-197, X. HÉLARY, *La dernière croisade...*, pp. 124-127 ou, plus largement, Benjamin KEDAR, *Crusades and Missions. European Approaches toward the Muslims*, Princeton, 1984 en particulier pp. 136-158 même si ce dernier s'intéresse surtout à l'Asie.